

Art Aban

Lauréat du Concours de Nouvelles  
Edilivre

Fleur de Cactus  
et Désiré

*Roman pour adultes*





## Sommaire

1. La rencontre.....	5
2. La jeunesse de Fleur de Cactus .....	15
3. La Jeunesse de Désiré.....	91
4. L'avant guerre .....	129
5. La guerre.....	135
6. Libération et après guerre.....	183



# 1.

## La rencontre

Un soleil étouffant écrase Paris ce samedi trois août 1935 ; le soir, l'obscurité ne rafraîchit pas l'atmosphère, les parisiens se désaltèrent comme ils peuvent. Les guinguettes affichent complet et chez Gégène, à Joinville-le-Pont, les danseurs transpirent mais s'amuse. Assises à la table la plus proche de la Marne, quatre jeunes filles terminent leur dîner composé de petits poissons de la rivière. Le vin blanc et frais qu'elles absorbent transforme les chuchotements du début en verbe haut ; elles se racontent des anecdotes qui les amènent à rire à gorges déployées sous l'œil attentif de quatre jeunes gens les observant d'une table voisine. Des regards se croisent, des clins d'œil apparaissent de part et d'autres et les garçons se décident à inviter les filles à danser.

– Vas-y d'abord Désiré, choisis le premier, à toi l'honneur, proposa un de ses camarades.

Le Désiré en question, un garçon très grand, aux épaules larges et au sourire ravageur s'avance et s'incline devant la plus belle des joyeuses dîneuses qui accepte son invitation sans se faire prier et sur

la piste de danse, s'envole presque en tournant au rythme d'une valse endiablée. Un peu plus tard, exténués par l'effort sportif des danses rapides, car le charleston avait remplacé la valse, trempés de sueur, les huit jeunes regroupaient leurs deux tables et recommandaient du vin blanc et de l'eau pour apaiser leur soif. Ils se présentèrent l'un à l'autres, les filles étaient des boniches employées par des bourgeois des environs, les gars des ouvriers de la construction, des manœuvres espérant devenir maçons ou charpentiers.

– Nous, on est là pour fêter l'anniversaire de Désiré et aussi son titre, s'exclama un garçon en soulevant le bras du plus grand et du plus costaud de leur groupe.

– Et nous pour les dix-huit ans de Fleur de Cactus, répondit une des filles.

Désiré et Fleur de Cactus se regardèrent, ils venaient de danser ensemble, ils se plaisaient et trouvaient formidables de fêter leur anniversaire le même jour.

– J'ai aussi dix-huit ans, précisa le beau Désiré, en réalité je les ai depuis jeudi, mon anniversaire c'était le 1<sup>er</sup>.

– Non ? Quelle coïncidence je suis également née le 1<sup>er</sup> août 1917. Ça alors, je n'en reviens pas. Au fait de quel titre parlait ton ami ?

– Je suis le nouveau champion de France de boxe amateur, catégorie poids lourds, annonça Désiré en se redressant, une fierté non dissimulée lui auréolant le visage.

– Des poids lourds ? S'écria une des filles. Tu n'as pas l'air gros pourtant.

– En amateur, on entre en catégorie poids lourds dès que l'on dépasse soixante-dix-neuf kilos et quatre cents grammes, précisa Désiré, et si je ne suis pas gros, grâce à mon mètre quatre-vingt-treize de muscles, j'atteins les quatre-vingt-cinq kilos. Il tourna la tête vers Fleur de Cactus assise à sa droite. Mais dis-moi, toi, Fleur de Cactus, ce n'est pas normal comme prénom, je parie tout ce que tu veux qu'un autre prénom figure sur ta carte d'identité.

Elle gloussa et reconnu qu'effectivement, elle se nommait en réalité Marguerite ; étant gamine, elle se conduisait en véritable garçon manqué et n'hésitait pas à corriger ceux qui lui manquaient de respect en utilisant les armes dont elle disposait, elle mordait et surtout griffait, laissant de vilaines traces apparentes sur ses victimes. Un jour un garçon un peu poète dit à sa mère qui s'inquiétait de toutes les griffes qui maquillaient le corps de son fils :

– J'ai voulu cueillir une jolie fleur de cactus, je suis tombé dedans et en suis ressorti tout éraflé.

La mère apprécia l'humour et l'imagination de son fils, aucun cactus ne poussant dans la région où ils se trouvaient, et raconta l'anecdote à ses voisines, la curiosité incita tout le quartier à enquêter sur ce qui s'était réellement passé et la vérité vit très vite le jour ; chacun sut que la marguerite, la fleur des champs, se transformait en jolie fleur de cactus, mais que quiconque voulait la toucher s'y piquait. Le surnom resta au point que tout le monde oublia son prénom officiel.

Désiré se pencha et parlant bas à l'oreille de sa voisine lui dit que lui aussi avait envie de cueillir la jolie fleur et qu'il se demandait s'il pourrait en sortir sans égratignure, il lui proposa de marcher un peu le

long de la Marne, de manière à faire plus ample connaissance en dehors de la cacophonie de la guinguette et des rires continuels de leurs amis. Elle accepta d'un signe de tête, son très beau visage illuminé d'un merveilleux sourire. Désiré passa la main dans les cheveux châtain coupés courts de sa nouvelle amie, il décolla la mèche humide de transpiration qui s'était plaquée sur son front et rendit un peu de souplesse à la coiffure. Ils se levèrent de concert, Désiré lui prit la main et ils marchèrent lentement et en silence le long de la rivière. Ils s'arrêtèrent dans un coin sombre isolé des regards curieux. Désiré la prit dans ses bras et sans rien dire, dans un accord parfait, leurs bouches se trouvèrent, s'unirent, s'ouvrirent, laissant leurs langues avides et gourmandes s'enrouler l'une à l'autre et se goûter avec délectation. La main droite de Désiré s'introduisit dans le décolleté de la légère robe d'été de sa partenaire, elle y rencontra des seins bien galbés, fermes et durcissant sous ses caresses. Sa main gauche lui caressa le dos, descendit, enveloppa un postérieur au galbe parfait, continua sa descente le long de la cuisse puis lui remonta la robe de manière à se glisser par dessous. Il constata qu'elle ne portait aucun sous-vêtement, il lui palpa les fesses nues, apprécia leur forme rebondie, leur fermeté, de vrais fesses callipyges qu'il pelotait avec un enthousiasme grandissant. Leur baiser n'en finissait pas, et le contact de ses mains avec la poitrine et l'arrière-train qu'il flattait sans interruption provoqua chez Désiré une excitation et un désir qu'il ne put contrôler, son pantalon n'était pas suffisamment large pour maintenir l'éclosion qui avait lieu sous l'étoffe, le papillon sortait de son cocon, grossissait et se tendait

contre le tissu qui le maintenait prisonnier et le serrait au point de lui faire mal. La grande taille et l'allonge de Désiré lui permit sans problème d'avancer la main gauche entre les jambes de Fleur de Cactus et d'explorer la partie la plus intime de sa personne. Il constata avec satisfaction qu'elle était aussi excitée que lui, la cavité qu'il découvrait du bout du doigt était chaude, très humide, accueillante et se contractait pour envelopper son doigt et le maintenir prisonnier en elle. Fleur de Cactus profitait énormément de la dextérité des mains de son compagnon, elle décida de ne pas rester passive et partit elle aussi à la découverte des secrets cachés sous la ceinture de Désiré. Elle fut ravie de constater l'effet qu'elle produisait sur lui et comprit vite qu'elle devait libérer le monstre, si gros et si dur qui s'agitait désespérément dans sa prison de coton. La grille de la cellule céda et un objet de chair, gonflé de sang et de désir se précipita entre les mains douces et caressantes d'une fleur qui avait éliminé les épines l'entourant habituellement et qui s'affaira à glorifier l'énorme matraque vivante dont elle savourait à l'avance la destination. Elle n'attendit pas longtemps, deux bras d'acier la soulevèrent du sol et elle se retrouva les jambes écartées, posées sur les cuisses de Désiré. La grosse chose qu'elle tenait encore dans les mains quelques secondes auparavant s'introduisait avec quelque difficulté à l'intérieur de son corps. Un cri qu'elle ne put étouffer s'échappa de sa bouche :

– Doucement, s'il te plait, doucement, ça me fait mal.

– Tu es encore vierge ?

– Oh non, sûrement pas, avec les patrons que j'ai, il n'y avait aucune chance que je le reste, mais je me rends

compte aujourd'hui que je n'ai jamais été prise que par des petits gabarits. J'étais loin de m'imaginer qu'il pouvait exister des bâtons pareils. Je te veux, il n'y a pas de problème, mais va doucement, s'il te plaît.

Désiré ne poussa son avantage qu'à la moitié de sa capacité, puis se retira et entra à nouveau, toujours doucement et un peu plus loin, se retira une fois de plus et attendit ; un « encore » suppliant s'échappa de la bouche de Fleur de Cactus dont le réceptacle s'accoutumait rapidement à la taille de son visiteur. Cette fois, la pénétration fut complète et il resta à l'intérieur, s'agitant de plus en plus vite, conscient que les petits cris discrets émis par sa partenaire trahissaient le plaisir et non plus la douleur. Fleur de Cactus commença à s'agiter, à se secouer dans tous les sens, elle serra son compagnon en lui plantant les ongles dans le dos, elle l'embrassa pour ne pas crier, elle fut prise de convulsions de jouissance incontrôlables, le bâton à plaisir qui la remplissait si bien la quitta précipitamment et elle sentit un liquide chaud et épais lui inonder le ventre. Les deux nouveaux amants restèrent dans les bras l'un de l'autre, tendrement enlacés, récupérant leur souffle et heureux du bonheur qu'ils venaient de se procurer mutuellement. Après un temps indéfini, Désiré reposa Fleur de Cactus sur le sol, tous les deux sentaient leurs jambes tremblantes, ils n'aspiraient plus qu'à s'étendre et à dormir d'un sommeil paisible et heureux, les endorphines jouant leur rôle salutaire. Ils restaient silencieux, arborant un sourire timide, comme s'ils reprenaient leurs esprits et revenaient sur terre après un moment de folie interplanétaire. Désiré reprit la main de Fleur de Cactus, ils marchèrent très

doucement et s'assirent au bord de l'eau. Il rompit le silence presque religieux qui les unissait :

– C'est drôle, j'ai ressenti avec toi quelque chose de plus qu'une simple jouissance physique, il existait une communion entre nous ; je n'avais jamais connu cela avec quelqu'un d'autre.

– J'ai perçu la même sensation, jamais je n'ai eu aussi bon avec un autre homme, il faut dire c'est la première fois que je souhaitais vraiment moi-même faire l'amour avec quelqu'un, car je te désirais, Désiré. Elle éclata de rire, on a déjà dû te la faire souvent, celle-là, n'est-ce-pas ?

– Pas mal de fois en effet, mais blague à part, je m'inquiète pour toi, j'ai été choqué quand tu m'as dit qu'avec les patrons que tu avais tu n'aurais jamais pu rester vierge, tu te fais violer par tes patrons ?

– Non, violer est un bien grand mot, même si je n'en ai pas toujours envie, je suis totalement consentante et j'y prends régulièrement du plaisir, mais cela n'a rien à voir avec ce que j'ai ressenti avec toi aujourd'hui. Cela m'a fait presque peur à un certain moment, je ne peux exprimer la sensation qui a parcouru mon corps ; ça me faisait de l'effet tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, je n'ai pu contrôler des tremblements, de véritables spasmes qui m'ont secouée, je me sentais partir, je croyais que j'allais mourir de plaisir. Que m'est-il arrivé réellement, tu le sais ?

– Oui, tu as joui, tu as probablement atteint ce qu'on appelle un orgasme. Et apparemment pour la première fois. Au fait tu ne mets jamais de sous-vêtements ?

– Non, Monsieur Charles, mon patron me l’interdit, il adore passer sa main sous ma robe et me caresser les fesses nues.

– Mais c’est dégoûtant !

– Non, avec lui je suis habituée, finalement ce n’est pas désagréable, il est gentil et doux. Par contre, je déteste quand des invités qui ne me plaisent pas se permettent les mêmes familiarités et quand parfois, mon patron, pour remercier d’un service reçu ou d’une bonne affaire réglée m’offre en cadeau à certains gros porcs qui suffoquent en me pénétrant ; là, je ne prends aucun plaisir, j’attends que ça se passe en comptant les mouches au plafond et en me concentrant pour ne pas esquiver le moindre mouvement comme si j’étais morte. Certains se découragent et me quittent sans avoir pris leur pied, d’autres exigent que ma bouche leur procure le bien qu’ils attendent d’une pute, car c’est comme telle qu’ils me considèrent, alors je me précipite et les coups de dents qu’ils reçoivent les font saigner et les dégoûtent à tout jamais de redemander mes faveurs.

– Ouf, je l’ai échappé belle, heureusement que je ne t’ai pas demandé de me faire une gâterie ! Mais bon sang, pourquoi ne refuses-tu pas carrément de te laisser toucher par ces dégueulasses ?

– Je ne peux pas me le permettre, je perdrais ma place et le rapport qu’on me ferait m’empêcherait d’en trouver une autre, ma famille a besoin que je garde ce travail.

– Pourquoi ?

– C’est une très longue histoire.

– Raconte, j'ai tout le temps et tu m'intéresses beaucoup, je veux connaître les péripéties de ta vie.

Ce disant, Désiré posa son bras sur l'épaule de sa compagne, il l'attira tendrement à lui. Elle posa la tête sur le torse musclé du garçon et commença à raconter.

EXTRAIT



## 2. La jeunesse de Fleur de Cactus

Je n'ai jamais connu mon père biologique, ma mère, qui vivait dans le Nord, s'est fait mettre enceinte par Dieu sait qui, alors qu'elle était encore très jeune, seize ans seulement, et s'est retrouvée seule, expulsée de sa maison, rejetée par ses parents, des catholiques puritains qui ne lui pardonnèrent jamais sa « faute ». Cela se passait pendant la guerre 14-18, les allemands occupaient notre ville et l'opinion publique reprochait à ma mère d'avoir fricoté avec les allemands et affirmait que le père de l'enfant ne pouvait être que l'officier uhlan qui occupait la maison de ses parents. Elle a toujours nié cette accusation, refusant néanmoins de donner le nom du coupable de son infortune. Un groupe de femmes haineuses l'a capturée, tondu, mise nue et jetée à la rue pour la faire mourir de honte. Un vieux mineur l'a recueillie, l'a prise comme boniche et je suis née chez lui, je l'ai appelé papa dès que j'ai pu prononcer ce mot, j'ai toujours cru qu'il était mon père jusqu'au moment où des âmes bien intentionnées m'ont raconté la vérité ; il a exercé son droit de

cuissage sur la jeune fille qu'il avait sauvée de la déchéance, mais a bien pris soin de ne pas lui faire porter d'autres enfants. Il vivait dans un coron, une toute petite maison comprenant deux minuscules pièces au rez-de-chaussée et deux à l'étage ; un grenier accessible par une trappe occupait l'espace sous la toiture. Une seule arrivée d'eau, froide bien sûr, alimentait la cuisine, et nous disposions aussi d'un robinet à l'extérieur. Les toilettes se trouvaient à l'entrée d'un petit jardin que mon père adoptif cultivait pour nous procurer quelques légumes frais. Ma mère et lui s'occupaient bien de la petite fille unique que j'étais et je n'ai que des bons souvenirs des premières années de mon existence. Puis il est mort, trop vite, nous laissant, ma mère, vingt-et-un ans et moi, cinq ans, seules et sans le sou. Il était veuf et avait des enfants déjà adultes, même des petits enfants plus âgés que moi, ce sont eux qui ont hérité le peu de biens qu'il possédait. Nous nous retrouvions sans toit également, les coronas étant réservés aux mineurs, nous n'avions plus rien à y faire. La maison fut attribuée à un mineur italien, parlant à peine le français, qui venait de quitter son Italie natale pour émigrer en France. Il était jeune, assez beau, sympathique et célibataire. Ma mère évita l'expulsion en le séduisant le jour même de son installation, ne sachant où aller, nous n'avions pas encore quitté les lieux. Ils partagèrent le même lit cette nuit-là et les suivantes. Je bénéficiai donc directement d'un père de remplacement qui ne me laissa pas profiter longtemps du statut d'enfant unique, tous les ans ma mère accoucha d'un nouveau bébé. Je reçus une petite sœur pour commencer, puis un petit frère, ensuite encore une fille et un autre garçon la quatrième année.

Un jour, alors que j'avais dix ans, mon beau-père revint saoul, c'était fréquent chez lui, mais à cause de son ivresse, en fonction de son état d'esprit du moment il se comportait de manière très inégale, nous ne savions jamais à l'avance quelle attitude et quel visage il présenterait en rentrant. Il était parfois méchant, tabassant ma mère et mes frères, parfois triste, alors il revenait en pleurant et était inconsolable. À d'autres moments, c'est le sexe qui le turlupinait, il violait brutalement ma mère devant nous sur la table de la cuisine. Le couple ne disposait d'aucune intimité dans cette petite bâtisse occupée par sept personnes, alors, un peu plus ou un peu moins... il ne se retournait pas pour nous quand sa libido le travaillait. Je pense qu'il lui manquait un fameux brin, ce genre de personnage aurait dû être placé en asile psychiatrique. Il n'avait jamais levé la main sur moi, j'étais sa préférée, il était le seul à ne pas m'appeler Fleur de Cactus, il me disait : « ma petite pâquerette, ma jolie et douce petite fleur des champs ». Il me prenait régulièrement sur ses genoux, me caressait et me couvrait le visage de baisers, paternellement, en restant très correct. J'étais trop jeune pour réaliser que ses attouchements n'avaient en réalité rien de paternel et qu'il préparait doucement le terrain pour d'autres actions moins innocentes. Le jour en question, j'avais donc dix ans comme je l'ai dit, ma mère était absente, elle nettoyait une maison pour gagner un peu d'argent. Il me posa sur ses genoux et commença à me caresser de manière inhabituelle, il glissa sa main dans ma culotte et me frotta l'entre-jambes, je trouvai son geste déplacé mais me laissai faire, j'avais observé attentivement certaines scènes et je savais que ma mère appréciait ce genre de caresse, j'estimais normal de pouvoir en profiter aussi,

d'ailleurs ce n'était pas désagréable, je ne voulais pas le contrarier et j'écartai bien les jambes quand il me le demanda, heureuse qu'il me fasse aussi ce qui faisait plaisir à maman. Cela dévia pourtant très vite, il me fit mal quand il entra un doigt à l'intérieur de ma vulve, je criai et me dégageai, refusant qu'il continue. Contre toute attente, son attitude vis-à-vis de moi changea et il devint méchant, il m'attrapa par les cheveux et sortant son sexe en érection me dit : « inutile de crier et de gesticuler, celui-ci, je vais te le mettre, en attendant, tu vas me le lécher comme les babelottes que tu aimes tant. » Il me colla le visage contre cette chose puante qui me donna envie de remettre. « Lèche, allez lèche ! » Hurlait-il. J'ouvris la bouche et le mordit à sang. Surpris, aveuglé par la douleur, il me lâcha d'abord et essaya de me frapper ensuite, j'esquivai le coup et me sauvai tandis que mes quatre frères et sœurs pleuraient tous bruyamment. Il aboyait de rage, me traitait de « petite salope », disait que j'allais lui payer cela, c'est à ce moment que ma mère est rentrée, au milieu des cris et des pleurs, regardant avec effroi le sexe sanguinolent de son compagnon qui ne trouva rien d'autre à dire que : « ta salope de fille m'a mordu, attrape-là que je lui donne la correction qu'elle mérite. » Ma mère, toujours si calme et si docile, réalisant ce qui venait de se passer, se saisit d'une bouteille qui se trouvait sur la table et lui éclata sur le visage. Mon beau-père, groggy, titubant, se calma d'un coup, il regarda autour de lui, nous dévisagea l'un après l'autre et réalisa l'horreur de la situation.

– Je vais me pendre, dit-il tout bas, les yeux fixant sa verge dont le sang s'écrasait goutte à goutte sur le sol.

– Tu as raison, c’est ce que tu as de mieux à faire, répliqua ma mère qui le pria de quitter la pièce immédiatement.

Il monta l’escalier donnant accès aux chambres et tout le monde se calma, je continuai néanmoins à pleurer doucement dans les bras de ma sauveuse qui me consolait tant bien que mal.

– Je te jure que cela ne se reproduira plus, m’affirma-t-elle d’un air déterminé.

– Que vas-tu faire ? Demandai-je, inquiète.

– Je ne sais pas encore, je vais commencer par lui parler et puis il faudra prendre des décisions, j’ignore lesquelles, mais tu peux être sûre que ce genre de chose ne se reproduira plus jamais.

Elle prépara le dîner, j’essayai d’oublier la tentative de viol dont je venais d’être la victime, la vie allait continuer comme avant, avec des hauts et des bas. Je ne devais pas me laisser traumatiser par ce qui n’était qu’un petit incident de parcours assez fréquent dans le milieu dans lequel nous vivions. Maman cria que le repas était prêt, « tout le monde à table » mentionna-t-elle plusieurs fois, son homme, probablement honteux de son geste, ne descendait pas, pourtant il devait avoir entendu, elle avait ouvert la porte et crié au pied de l’escalier, il n’y avait aucun autre bruit dans la maison, il était donc certain qu’il était informé que le dîner était servi et qu’il ne voulait pas descendre. Ma mère qui ne cherchait que la paix et la bonne entente dans la maison me demanda d’aller le chercher :

– Vas-y, Marguerite, de temps en temps elle utilisait mon vrai prénom, et faites la paix tous les deux, tu es sa préférée, je suis sûre qu’il n’y aura plus